

Jeudi 18 septembre 2014 – 18h30
Dimanche 21 septembre 2014 – 19h00
Lundi 22 septembre 2014 – 14h00
Mardi 23 septembre 2014 – 20h00

VOUS PROPOSE :



My Sweet Pepper Land

de Hiner Saleem - avec Golshifteh Farahani, Korkmaz Arslan...
Allemagne/France/Kurdistan – Sortie : 9 avril 2014
V.O.S.T. - 1h33

★ Sélection Un Certain Regard - Festival de Cannes 2013 ★

Parce qu'il supporte mal une pendaison sinistre dans le tout nouveau Kurdistan indépendant de l'Irak, Baran, un combattant des années de lutte contre le régime Saddam Hussein, choisit de démissionner de la police et de rentrer chez lui. Il s'y heurte à sa mère et à sa volonté maniaque de le marier. Il obtient une mutation dans un poste de police reculé, à la frontière iranienne, dans une bourgade où exerce Govend, une jeune institutrice obstinée, dont il fait la connaissance en chemin. Govend est en butte à l'hostilité de la société patriarcale, tandis que Baran, assisté de Reber, son adjoint, découvre que la région est mise en coupe réglée par le seigneur local, Aziz Aga...



La question de l'exil et l'identité kurde innervent la filmographie de Hiner Saleem, né au Kurdistan irakien, qu'il a quitté à l'âge de dix-sept ans pour l'Europe. Ces thèmes pointent en creux (*Les Toits de Paris*, 2007) ou le plus souvent frontalement, comme dans *Kilomètre zéro* (2005) ou *Vodka Lemon* (2003). *My Sweet Pepper Land* se déroule dans un incertain confins montagneux turco-irano-irakien, qu'il est tentant de caractériser comme un « *Far East* ».

Les codes du western structurent le film, un enrobage qui saute aux yeux dès la scène d'ouverture : une cruelle scène de pendaison gagnée par le grotesque à force d'effets de dilatation — dont des gros plans à la Sergio Leone sur les trognes locales. En ville, la loi et l'ordre reprennent leurs droits, tant bien que mal. C'est justement ce qui amène Baran, héros du combat indépendantiste kurde, à tromper l'ennui en se faisant muter dans un coin perdu, où tout est à faire en la matière. On troque l'énorme véhicule tout-terrain pour le cheval, plus adapté afin de parcourir les majestueux paysages ; l'adjoint (beau second rôle potentiel, malheureusement sous-exploité) met au parfum des mœurs locales pour le moins particulières ; on prend possession des lieux en découvrant la galerie de portraits photographiques des anciens shérifs. Le western toujours, littéralement. opérer le rapprochement attendu.

Retour au Kurdistan pour Hiner Saleem. Après un détour par Paris (*Si tu meurs, je te tue*), le cinéaste retrouve le chemin des hauts plateaux du Moyen-Orient. Quelque part entre l'Iran, la Turquie et l'Irak, une jeune femme essaie de vivre sa vie et d'exercer son métier, loin des mâles dominants de sa famille. De son côté, un officier de police, ancien *persherga* (combattant pour l'indépendance du Kurdistan), fuit sa mère qui ne pense qu'à le marier. Ils vont s'aimer, bien sûr, en affrontant ensemble les desperados corrompus et obscurantistes qui règnent sur la région.

Burlesque, absurde, fantaisie : chez Hiner Saleem, l'humour console de tout, du moins, il aide à vivre. Dans cette zone de non-droit où la sauvagerie du paysage épouse la rudesse des hommes, le cinéaste s'amuse à orientaliser les codes du western. A la lueur des lampes à pétrole d'un saloon des steppes, son shérif levantin rappelle « l'homme des hautes plaines » de Clint Eastwood et sa horde de hors-la-loi, les bandits en cache-poussière d'*Il était une fois dans l'Ouest*. La griffe tragi-comique du cinéaste a le don de gratter là où ça fait mal : sous la stylisation perce la détresse d'une jeunesse asphyxiée par la famille et la société. Et puis, il y a... l'actrice iranienne Golshifteh Farahani, bannie par les mollahs, vibrante dans ce rôle d'insoumise. Son regard brûlant, sa chevelure de nuit en font une beauté de roman. Quand sa silhouette se détache sur les montagnes au crépuscule, que s'élève le doux son du hang — un instrument envoûtant, mais curieusement inventé par des hippies suisses ! —, on se dit que la grâce existe. Dans le Kurdistan rêvé de Hiner Saleem, en tout cas.

Mathilde Blottière, *Télérama*, 9 avril 2014



Court métrage : Le Bûcheron des mots, de Izu Troin
Animation - 11'10

Dans un pays où les habitants se nourrissent, au sens propre, de lettres et de mots cueillis dans les arbres, la lecture est vitale s'ils ne veulent pas mourir... d'ennui. Mais certains livres sont interdits à cause de leur contenu émotionnel et des transformations physiques qu'ils provoquent. Nadal, un bûcheron des mots, fait une rencontre qui change définitivement sa vie...

PROCHAINE SÉANCE :

Caricaturistes

Jeudi 18 septembre 21h00

Dimanche 21 septembre 11h00

Lundi 22 septembre 19h00



l'embobiné
 119, rue Boullay 7100 Mâcon - 03 85 36 97 30
 contact@embobine.fr

www.embobine.fr